

**Louis Martin-Chauffier, «Nous voulons, avec Malraux, des héros et des saints»,  
*Temps présent*, 15 novembre 1946, p. 1.**

---

### **Nous voulons, avec Malraux, des héros et des saints**

Pour ses débuts parisiens, l'U.N.E.S.C.O. nous a comblés. Dans le cycle de grandes conférences qui, avec des concerts et des festivals de danses et de théâtre, encadrent la Conférence générale du 19 novembre, elle a fait entendre à la Sorbonne, après Emmanuel Mounier, Sartre et Malraux.

Sartre a parlé de la «responsabilité de l'écrivain» et du problème de la liberté, qui ne s'en sépare point. Quant à Emmanuel Mounier, les lecteurs de *Temps présent* savent bien ce qu'il pense et ils vont lire plus loin la conclusion de ses *Réflexions pour un temps d'Apocalypse*. C'est donc vers Malraux que je voudrais tourner ici un bref commentaire.

Mais, d'abord, il convient de fixer, sur l'ensemble de ces trois conférences, deux réflexions générales, et bien réconfortantes.

«Les formes de l'esprit, dit Malraux, se définissent, à l'heure actuelle, par leur point de départ et la nature de leur recherche.» Il m'a toujours semblé qu'une civilisation, un moment d'une civilisation, se définissait par les questions qu'il pose plutôt que par les réponses qu'il propose. Celles-ci, selon le choix qui se fit dans leur diversité, et selon l'efficace du passage de la proposition à l'acte, définissent le moment suivant : elles sont la base sur laquelle se fonde une interrogation nouvelle.

Or nous voyons que le moment actuel de la civilisation française est un grand moment, parce que les questions posées par les esprits les plus divers sont les mêmes, et celles, précisément, que pose l'époque dans sa réalité tragique. D'une part, l'adhérence au réel est totale. D'autre part, la conscience de cette réalité et du tragique qu'elle porte est totale. Non seulement les questions posées sont les mêmes; mais elles sont posées

avec le même sérieux, le même accent, la même intensité, le même sens de l'urgence, la même exigence de lucidité. «Le problème... c'est de savoir si, sur cette vieille terre d'Europe, oui ou non, l'homme est mort», précise, dès le début, Malraux, posant ainsi l'interrogation majeure. S'il n'est pas mort (il ne l'est pas), quels seront son nouveau visage, ses moyens, sa volonté et ses pouvoirs dans le monde encore inconnu qui commence à peine à se préfigurer ?

A ce problème de la condition de l'homme dans la société, il est évident qu'un chrétien, un existentialiste et un humaniste tragique n'apportent pas la même réponse; non plus qu'ils ne l'entourent des mêmes espérances. Mais on trouve chez eux la même volonté de ne pas subir un modelage extérieur, de ne pas se soumettre aux forces étrangères. L'homme doit rester l'élément dynamique et distinct : dans cette immense et confuse partie, il n'est pas seulement l'enjeu; il faut qu'il en soit le gagnant. Ni isolé désormais; ni confondu : particulier et solidaire.

Mais comment ? Où trouvera-t-il une lucidité souveraine, la volonté d'agir, les moyens de défense et de victoire, le courage et l'espoir ? Ici se poursuit, avec une diversité accrue et une pressante anxiété, ce que Gide appelait le «dialogue français».

Or, ce dialogue ne se poursuit pas seulement entre quelques esprits «représentatifs». Et c'est la seconde réflexion réconfortante qu'inspire le spectacle d'une Sorbonne pour quelques soirs ressuscitée. Dans cette salle pleine à craquer, l'enthousiasme débordait. J'ai entendu les acclamations qui saluaient la rigueur logique de Sartre, la rigueur passionnée de Malraux. Ce n'était pas là un hommage rendu à l'éloquence. C'étaient les cris d'une angoisse enfin soulagée, l'accueil reconnaissant à la lumière retrouvée. C'était aussi l'émotion émerveillée des étrangers qui se trouvaient là. Dans la ferveur du public, autant que dans les discours, ils reconnaissaient la France, fidèle et égale à sa vocation. Ceux-là ne douteront plus d'elle : elle reste gardienne du feu.

L'homme, dit Malraux, «ne peut exister contre le poids énorme du destin qu'en s'ordonnant sur une part choisie de lui-même. Il n'y a pas, dans l'idée de culture, de

structure plus profonde que celle qui naît de cette nécessité, pour l'homme, de s'ordonner en fonction de ce qu'il reconnaît comme sa part divine».

On entend bien que cette «part divine», dans son esprit, est une excellence par quoi l'homme s'égale aux dieux et même les dépasse. Un chrétien sait bien qu'il n'y a pas en l'homme de part divine, que tout en lui, sa misère comme sa grandeur, est divin : la ressemblance comme l'effacement. Mais, quoi, c'est déjà un grand point acquis qu'on reconnaisse ensemble sa grandeur et qu'on veuille sur elle fonder l'avenir.

Il est bien remarquable qu'une poussée d'enthousiasme ait salué ces paroles : «Il est profondément indifférent, pour qui que ce soit d'entre vous, étudiants, d'être communiste, anticommuniste, libéral ou quoi que ce soit, parce que le seul problème véritable est de savoir, au-dessus de ces structures (celles des cultures) sous quelle forme nous pouvons recréer l'homme.»

Certes, c'est faire la part trop belle à l'homme. On reconnaît bien là le culte familial de Malraux pour le personnage exceptionnel («L'Eglise n'a aucune importance ici, parce que toute l'importance appartient aux héros»). On sait bien, au contraire, qu'il n'est pas indifférent que l'on soit communiste, libéral, catholique, puisque précisément la définition de l'homme et la forme que prendra cette recreation (ou ce rétablissement) dépend de l'univers cohérent – qu'il soit marxiste, rationaliste ou chrétien – dans lequel il se trouve inclus et par lequel sa condition et sa nature même se trouveront déterminées. Mais la joie, qui éclatait devant la phrase péremptoire qui balayait les différences, provenait de cet appel direct à l'action, à l'intervention de l'homme dans son propre destin. Plus que de consignes, c'est d'élan que l'on a besoin. Et, quand Malraux, écartant l'héritage européen périmé : «le lien d'un rationalisme permanent avec une idée de progrès», s'écrie : «Je crois que les valeurs européennes n'ont rien à voir avec celles du XIX<sup>e</sup> siècle... La première valeur européenne (aujourd'hui) c'est la volonté de conscience; la seconde, c'est la volonté de découverte... La force occidentale, c'est l'acceptation de l'inconnu», il délie des chaînes rouillées, et il ouvre l'espace.

Avec espoir, certes. Mais chargé de quelle anxiété : «Il y a un humanisme possible, mais il faut bien nous dire, et clairement, que c'est un humanisme tragique...

Et nous ne pouvons fonder une attitude humaine que sur le tragique, parce que l'homme ne sait pas où il va, et sur l'humanisme, parce qu'il sait d'où il part et où est sa volonté.»

A cet humanisme tragique, dont la grandeur nous touche, on opposera cependant l'humanisme dramatique de l'homme qui sait où il va – s'il ne connaît pas, en effet, les chemins qui y mènent. Depuis le drame de la croix, l'homme, qui sait d'où il part, sait bien que ce point de départ est aussi un point d'arrivée, et que sa volonté, si elle est requise, n'est point l'unique déterminante. La tragédie de la condition humaine, c'est le drame du salut. Et l'homme ne se sauve point seul : la communion des vivants est la plus haute forme du collectivisme, qui fait de la collectivité non point un nombre massif, mais un total des quelques milliards d'unités ajoutées les unes aux autres.

Louis Martin-Chauffier